



Une Europe culturelle ?

xiv^e-xv^e siècle

« L'Europe est-elle née au Moyen Âge ? » Cette question a donné son titre à un volume publié par Jacques Le Goff en 2003 dans la collection intitulée « Faire l'Europe », que le médiéviste français a dirigée à partir de 1988 et dans laquelle ont été publiés une vingtaine d'ouvrages en cinq langues. La réponse n'a rien d'évident, dans la mesure où la notion d'« Europe » est, dans son sens actuel, inconnue des sociétés médiévales. Jacques Le Goff faisait écho à l'interrogation de son ami médiéviste et politicien polonais Bronislaw Geremek, qui avait consacré plusieurs essais à la notion d'Europe, recueillis sous le titre *The Common Roots of Europe*. L'un et l'autre valorisaient l'idée d'une identité culturelle de l'Europe. Mais, à la différence des travaux situant la naissance de l'Europe aussi bien dans l'Antiquité tardive, dans l'époque carolingienne que dans la Chrétienté de l'an mille, ils situaient plutôt à la fin de l'époque médiévale, à partir du XIII^e siècle, le début d'un destin commun de l'espace auquel ils attachaient une importance particulière. Cette convergence n'a rien d'un hasard : elle renvoie à un moment historiographique et politique spécifique. Ouvert au début des années 1980 avec l'élargissement au sud et à l'est de la construction européenne, ce moment cristallise les espoirs d'un renouveau démocratique chez une génération d'historiens qui avaient connu les guerres et la division du continent tout au long du XX^e siècle. Cette perspective se modifie cependant dans les

années 2000, alors que le projet de construction européenne se grippe et que la notion d'Europe est bousculée par l'histoire globale et les études coloniales. L'évidence à parler d'Europe, déjà discutée par les modernistes, est désormais interrogée pour le Moyen Âge dans des perspectives comparées et connectées¹.

De nombreux malentendus entourant la notion d'Europe, comme celle de culture, perdurent, qui ne tiennent pas uniquement à leur dimension politique et idéologique. La fascination pour l'idole des origines a incité à identifier les « racines » de l'Europe, souvent considérées comme « chrétiennes », au Moyen Âge. L'évanescence de l'usage historiographique du terme, oscillant entre la localisation géographique et une caractérisation culturelle qui cherche à en préciser davantage le contenu, a encore compliqué le débat. Cet effort de définition d'une Europe médiévale par sa « culture » est loin d'apporter la clarification nécessaire². S'interroger sur une cohérence spatiale et culturelle perçue par les hommes et les femmes du Moyen Âge n'est pas la même chose que chercher des traits communs qu'on peut, aujourd'hui, attribuer à une société considérée comme « européenne ». Selon que le terme de culture désigne, comme pour les anthropologues, les pratiques spécifiques à un groupe social, ou

1. OSCEMA 2008 et 2013.

2. CUCHE 2010





bien qu'il renvoie à une conception normative de la culture, au sens de la tradition des « arts et lettres » depuis la Renaissance, le résultat de l'enquête sera très différent. Il s'agit donc moins de savoir si l'on peut considérer qu'il existe une « culture européenne » au ^{XIV}^e et au ^{XV}^e siècle que de réfléchir aux ambiguïtés que soulève cette question, éclairant de manière contrastée des sociétés qui se trouvent à la croisée des mondes.

La fragmentation d'une unité

Les ^{XIV}^e et ^{XV}^e siècles peuvent, à bien des égards, apparaître comme le moment où la relative unité qui caractérisait la Chrétienté latine se défait progressivement au profit de nouvelles formes de différenciations sociales et spatiales. En effet, la période qui s'étend de l'époque carolingienne à la crise de 1300 a souvent été considérée comme celle d'une grande cohérence culturelle exprimée par la notion de Chrétienté³. Le terme même de *Christianitas* traduit le rôle unificateur essentiel de l'Église à l'échelle du continent⁴, tant du point de vue de l'organisation sociale que pour ce qui concerne la langue latine, la liturgie, la transmission des savoirs ou les systèmes de formes symboliques mis en œuvre dans l'iconographie, l'architecture ou la production manuscrite. Or les deux derniers siècles du Moyen Âge sont marqués par un mouvement de pluralisation de l'Église et d'effritement de son monopole dans le domaine culturel, la frontière entre les *litterati*, les clercs, et les *illitterati*, les laïcs, se brouillant à partir du ^{XIII}^e siècle⁵. L'Église cesse alors d'être une institution « totale » capable de donner l'essentiel de sa forme sociale et culturelle à la Chrétienté⁶.

Au sein de l'Église, la liturgie romaine, qui constitue un langage rituel commun à l'Europe

latine depuis l'époque carolingienne, formant, d'un point de vue anthropologique, un cadre culturel, subit des distorsions à partir du tournant du ^{XIV}^e siècle. Celles-ci sont visibles, par exemple, dans la manière dont la musique polyphonique s'intègre à l'office, au moins les jours de fête. La pratique du « chant grégorien », ou « plain-chant » (*cantus planus*), est enrichie depuis le ^{XII}^e siècle d'ornementations qui, peu à peu, prennent de l'autonomie et composent une véritable plurivocalité, incluant parfois des textes en langue vernaculaire. Cette tendance s'accroît fortement au début du ^{XIV}^e siècle, avec le développement dans le monde universitaire de nouveaux procédés de notation musicale qui rendent possibles des compositions complexes, au détriment de la compréhension du texte liturgique⁷. Ces pratiques sont dénoncées par de nombreuses autorités ecclésiastiques, jusqu'au pape Jean XXII qui les sanctionne dans la décrétale *Docta sanctorum* en 1324-1325. L'intervention pontificale n'empêche pas le développement d'écarts de plus en plus marqués par rapport à la tradition liturgique, créant des distinctions spatiales nouvelles entre les régions de l'Europe occidentale – ces innovations étant, au départ, caractéristiques de la France du Nord et des Flandres – comme à l'intérieur d'une même région, par exemple entre les grands centres liturgiques que sont les cathédrales et les églises de village.

C'est parfois le principe même de l'unité liturgique de la Chrétienté latine qui est contesté, comme le montre la crise hussite à partir du début du ^{XV}^e siècle. Suivant la critique de l'Église menée par le prédicateur Jan Hus (1369-1415), une partie de la Bohême se soulève en faveur d'une réforme qui demande, outre des efforts disciplinaires, des transformations liturgiques, comme la communion sous les deux espèces, c'est-à-dire la possibilité pour les laïcs de communier par le

3. SCHMIEDER 2011.

4. IOGNA-PRAT 2011.

5. Voir le chapitre 15 de la deuxième partie.

6. GUERREAU-JALABERT 2002.

7. Voir le chapitre « Musique » de la troisième partie.





pain et le vin, ce dernier étant jusque-là réservé aux seuls clercs. L'échec de la croisade suscitée par la papauté dans les années 1420-1430 conduit à une situation de différenciation rituelle nouvelle, même si l'Église connaissait déjà quelques cas de traditions locales, à commencer par celui de la liturgie ambrosienne à Milan⁸. Le mouvement hussite, dont on peut considérer qu'il marque le début du temps des réformes, est emblématique de la contestation intellectuelle menée à la fin du Moyen Âge par certains clercs depuis l'intérieur de l'Église, dans le prolongement de courants critiques du ^{xiv}^e siècle. Les premières décennies du ^{xiv}^e siècle, en particulier le règne du pape Jean XXII (1316-1334), sont marquées par une intervention dogmatique de plus en plus forte de la papauté dans les débats intellectuels menés au sein du monde universitaire, donnant lieu à une série de condamnations, des spirituels franciscains à Maître Eckhart (m. 1328), Marsile de Padoue (m. v. 1343) ou Guillaume d'Ockham (m. 1347)⁹. En 1340, la faculté des arts de l'université de Paris est sévèrement mise au pas par la papauté et le contrôle doctrinal ne cesse de se renforcer. La qualification d'hérésie est largement étendue et finit par désigner un grand nombre d'opinions mais aussi d'attitudes jugées par la papauté hétérodoxes parce qu'elles sont critiques, mais qui n'en cessent pas pour autant d'exister, bien au contraire. En Angleterre, le théologien John Wyclif (m. v. 1384), protégé de la cour, développe une critique radicale du clergé et de l'ecclésiologie défendue par la papauté. Après sa mort, ses idées se diffusent dans la population à travers le mouvement des lollards, qui marque fortement la culture anglaise du ^{xv}^e siècle, donnant lieu en particulier aux premières traductions de la Bible en langue vernaculaire¹⁰.

8. Voir les chapitres 20, 21 et 23 de la deuxième partie.

9. Voir le chapitre 11 de la deuxième partie.

10. Voir les chapitres 14 et 20 de la deuxième partie.

Mais la pluralisation culturelle à l'œuvre au sein de la Chrétienté latine est lisible dans d'autres aspects de l'organisation ecclésiale. Dans le domaine architectural, les styles roman et gothique, quoique présentant des variantes très nombreuses, ont produit, dans une grande partie de l'Europe, des langages monumentaux d'une grande cohérence entre le ^{xii}^e et le ^{xiii}^e siècle. En revanche, les ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles semblent constituer un moment de désynchronisation des styles et des usages socioculturels des édifices religieux. Beaucoup d'aires géographiques continuent à recourir à un répertoire architectural puisant dans le gothique qui évolue vers une complexification parfois appelée « gothique flamboyant » en France ou en Europe centrale, ou qui donne naissance à des styles localisés, comme le « gothique anglais ». Mais d'autres régions, à commencer par la péninsule italienne, expérimentent de nouvelles formes inspirées par les bâtiments antiques, dont l'exemple le plus frappant est la cathédrale de Florence, Santa Maria del Fiore, coiffée de la coupole de Brunelleschi en 1434. Les édifices de culte portent ainsi la marque, à travers l'Europe, d'une pluralité de rapports à l'espace sacré. Dans le domaine iconographique, de la même manière, l'essor de nouveaux codes, en particulier l'apparition de la peinture illusionniste appuyée sur la tridimensionnalité et le naturalisme, rompt avec la cohérence de l'iconographie antérieure. Les fresques représentant divers épisodes de la vie de François d'Assise dans l'église supérieure d'Assise, peintes à la fin du ^{xiii}^e siècle et attribuées à Giotto, sont représentatives de ce bouleversement. L'usage de la perspective et la représentation des proportions, le travail des drapés ou de la carnation, ainsi que la représentation des architectures, mais aussi des plantes et des animaux, donnent naissance à un nouveau rapport à l'espace et à la figuration caractéristique de l'Occident. Cette évolution conduit également à une diversification et une pluralité





◆ NOUVELLE HISTOIRE DU MOYEN ÂGE ◆

François d'Assise donne sa tunique à un pauvre (fresque de la basilique supérieure d'Assise, attribuée à Giotto, vers 1290). La scène est caractéristique de la dramaturgie nouvelle introduite dans la peinture par les techniques illusionnistes développées à la fin du XIII^e siècle : le jeu sur la profondeur du paysage, la représentation naturaliste du cheval et des deux hommes, ou encore le drapé, contribuent à la narration hagiographique.



des usages sociaux de la peinture, puisqu'on assiste à la domestication de l'image, qui investit les intérieurs laïcs et devient le support d'une dévotion individualisée à travers des œuvres de petit format¹¹.

La faculté d'adaptation de l'Église médiévale dans le domaine de la théologie comme de la liturgie, qui étaient au fondement de sa capacité d'encadrement social aux XII^e-XIII^e siècles, paraît céder la place à des formes de rigidification de l'institution. Elles ne sont que les symptômes de tensions internes de plus en plus fortes, alors que la diversification des langages symboliques de l'Église, dans la structure de ses bâtiments ou dans l'organisation des images présentées aux fidèles, ne cesse de croître, comme on l'a vu.

11. SCHMIDT 2005.

Mais la transformation de la dynamique culturelle de l'Europe à la fin du Moyen Âge ne tient pas seulement à l'évolution de la place de l'Église. Elle est aussi le fruit de l'émergence d'expressions culturelles propres au monde laïc et, plus encore, de la diversification de celui-ci, par-delà l'uniformisation des pratiques d'écriture. On peut alors, grâce à l'augmentation de la documentation conservée, qui est elle-même un témoignage de cette nouvelle situation culturelle résultant de la capacité d'un nombre plus important d'acteurs et d'actrices à laisser des traces, identifier des mondes culturels désormais spécifiques, de véritables « communautés graphiques » (Paul Bertrand).

Les grandes cours européennes produisent ainsi une culture curiale et laïque qui au cours du XIV^e siècle s'écarte des normes culturelles ecclésiastiques ou scolastiques et constitue un



nouveau langage symbolique. La cour du roi Robert à Naples (1309-1343), celle de Charles V à Paris (1364-1380) ou encore celle de Charles IV à Prague (1346-1378) accueillent savants, artistes et lettrés et produisent ainsi, autour de la figure du « roi savant », un nouveau modèle culturel, conforme à l'image désormais mise en valeur par les « miroirs au prince ». Au xv^e siècle, les cours italiennes, comme celle des Montefeltre à Urbino, des Sforza à Milan ou des Médicis à Florence¹², accentuent encore ce processus de construction d'une « société de cour », au sens de Norbert Elias, qui se caractérise autant par ses manières, sa mode vestimentaire ou ses jeux que par son goût pour les arts et les lettres.

Les élites urbaines, en particulier marchandes, développent des pratiques culturelles qui leur sont propres, prises dans un jeu de tension, entre imitation et décalage, avec la culture de cour. Les marchands et les banquiers des grandes villes italiennes ou flamandes constituent ainsi la clientèle la plus large des boutiques de peinture¹³. Ils forment également le lectorat d'ouvrages littéraires désormais destinés à un public laïc et bourgeois, comme le *Décameron* de Boccace, composé vers 1349-1353, ou les *Contes de Canterbury* de Chaucer, rédigés vers 1387-1400. Ils sont eux-mêmes détenteurs de compétences scripturaires qui sont souvent d'ordre professionnel, en relation avec les écritures pratiques et comptables qui deviennent des outils essentiels de gestion des affaires, mais qui irriguent aussi largement l'écriture familiale, comme en témoignent les nombreux livres de raison conservés à Florence au xv^e siècle, ces journaux de comptabilité domestique servant également d'aide-mémoire à leur auteur.

Cette culture marchande peut être rapprochée de la culture notariale qui se trouve au cœur des

sociétés méditerranéennes depuis le xii^e siècle et fut l'un des foyers du développement de la rhétorique et du droit, mais aussi de l'intérêt pour le latin classique. Ser Petracco, le père de l'humaniste Pétrarque (m. 1374), est un notaire féru de littérature très représentatif de ce milieu culturel, et de nombreux humanistes du xv^e siècle remplissent des fonctions de notaire ou de chancelier. L'essor de l'humanisme, en tant que mouvement culturel de redécouverte des humanités classiques, s'appuie sur le développement d'un réseau d'écoles qui offre une alternative au monde des universités, dominé par l'Église et les disciplines scolastiques.

Cette situation rappelle que les pratiques que l'on désigne par le terme de « culture » ne sont pas une propriété essentielle des individus ou des groupes, mais le résultat de rapports de domination sociale et de dispositifs institutionnels. C'est dans cette perspective que l'on peut parler d'une culture propre au monde nobiliaire, marqué par le renouveau d'une culture chevaleresque inspirée des romans courtois et liée au monde des joutes, des pas d'armes et des ordres de chevalerie, comme celui de la Toison d'or en Bourgogne au xv^e siècle¹⁴ ; d'une autre propre à celui des officiers royaux et princiers – on note par exemple la proximité des officiers du Parlement de Paris avec la Sainte-Chapelle, haut lieu de la vie musicale, artistique et cérémonielle ; ou encore d'une culture propre au monde des artisans urbains réunis dans des confréries et des métiers : dans les villes du nord de la France, comme Arras ou Amiens, sont ainsi organisés des concours poétiques, musicaux et picturaux. Mais il ne faut pas oublier de considérer que ces caractéristiques ne sont pas des propriétés exclusives et qu'elles peuvent être remises en jeu dès lors qu'on change d'optique. Certaines interrogations, comme celles des archéologues sur la « culture matérielle »,

12. COLE 2016.

13. O'MALLEY 2005.

14. Voir le chapitre 19 de la deuxième partie.

font apparaître d'autres délimitations, qu'elles soient sociales – Daniel Smaïl a pu parler d'une « culture des pauvres » pour désigner les objets quotidiens des classes populaires en Provence ou en Toscane – ou spatiales, distinguant les différentes régions de l'Europe médiévale – on a pu distinguer des cultures matérielles propres au monde scandinave ou au monde britannique, liées à des traditions artisanales du travail du bois, du métal ou de la pierre¹⁵. De même, la caractérisation de groupes culturels à travers le genre ou la religion doit être envisagée sous cet angle. Sans doute peut-on dire que l'accès de la culture savante aux femmes s'élargit, comme le montrent le cas de Christine de Pisan (1364-1431), femme de lettres à la cour de France, ou la correspondance féminine de la famille Paston dans la *gentry*, la petite noblesse de l'Angleterre du xv^e siècle. Il devient possible de saisir une destination proprement féminine dans la production littéraire, spirituelle mais aussi artistique¹⁶. Les pratiques culturelles des femmes doivent toutefois être pensées en relation non seulement avec celles des hommes, mais dans des contextes sociaux, politiques et spatiaux spécifiques. De même peut-on décrire des traits culturels propres aux populations juives ou musulmanes vivant en Europe à la fin du Moyen Âge¹⁷. Mais ces caractéristiques, si elles participent de la pluralisation culturelle des sociétés européennes, ne constituent pas des « identités culturelles » figées : il n'y a pas une « culture juive » médiévale, comme il n'y a pas une « culture des femmes ». Comme tous les traits évoqués ici, ces dimensions se combinent avec des spécificités en termes de langue, de formation intellectuelle, mais aussi de statut, de richesse, de participation à la production et aux échanges ou encore de localisation géographique.

15. BOURGEOIS 2018.

16. RÉGNIER-BOHLER 2006.

17. Voir le chapitre « Juifs et judaïsme » de la troisième partie.

La pratique de l'arabe ou de l'hébreu rappelle la situation de polyglossie de l'Europe des xiv^e-xv^e siècles, qui constitue un dernier facteur notable de la pluralité culturelle à l'œuvre au sein de la Chrétienté occidentale¹⁸. La promotion des langues vernaculaires, à côté du latin, prend un sens nouveau à partir des xii^e-xiii^e siècles, lorsque des littératures en vulgaire prennent leur véritable essor¹⁹. À partir du xiv^e siècle, ces langues vernaculaires deviennent aussi des langues administratives et politiques. Le *De vulgari eloquentia* de Dante, composé vers 1303-1304, est représentatif de cette nouvelle dignité acquise, face au latin, par l'italien. En France, alors que le français est utilisé par la chancellerie royale de manière précoce même si le règne de Jean II (1350-1364) est marqué par un retour au latin –, Charles V (1364-1380) donne une vive impulsion au mouvement de traduction de textes savants du latin vers le français. La langue vernaculaire s'enrichit alors d'un nombre considérable de néologismes à travers les traductions d'Augustin par Raoul de Presles et d'Aristote par Nicole Oresme²⁰.

Il ne faudrait cependant pas trop simplifier cette évolution. La circulation linguistique se fait dans différentes directions et le latin, renforcé par le penchant classicisant des humanistes, reste non seulement la langue de référence, mais aussi une langue de communication, voire de traduction entrante, pour encore un long moment. Il existe ainsi des traductions du vernaculaire vers le latin, dans le cadre d'une autotraduction pour un théologien comme Jean Gerson (m. 1429), ou bien d'une traduction par des pairs, comme chez les humanistes par exemple, à commencer par Pétrarque traduisant des nouvelles italiennes de Boccace. Cette pluralité linguistique donne lieu à des pratiques complexes. Au début du xiv^e siècle,

18. GRÉVIN 2012.

19. Voir les chapitres 15 de la deuxième partie et « Littérature(s) » de la troisième partie.

20. Voir le chapitre « Langue(s) » de la troisième partie.



les élites du royaume d'Angleterre parlent encore souvent l'anglo-normand, un dialecte du français d'oïl, tandis que la langue d'oc est couramment utilisée pour écrire de la poésie dans la péninsule italienne. Les langues ne sont donc pas purement déterminées par un contexte géographique et culturel. Mais l'évolution générale reste celle du renforcement de pratiques linguistiques cohérentes au sein d'aires géographiques données. La situation du royaume d'Angleterre est particulièrement représentative²¹. L'anglo-normand, qui était la langue des élites héritée de la conquête normande, fonctionnait au départ en binôme avec le latin, tandis que l'anglais restait la langue de la majorité de la population. Au xv^e siècle, cet équilibre se transforme à la faveur, entre autres, de la guerre de Cent Ans : l'anglais devient une langue de gouvernement, alors que le français ne fait plus l'objet que d'usages résiduels, en littérature et dans le champ du droit notamment. Au sein même de l'Église, on observe l'ascension des langues vernaculaires, dans la prédication et même parfois dans la théologie, comme le montrent l'exemple de Maître Eckhart qui écrit une grande partie de ses œuvres en allemand dès les années 1300-1320, ou celui de la littérature spirituelle et politique anglaise du xv^e siècle.

L'unité culturelle relative assurée par le latin, au moins au niveau des élites cléricales, est donc remise en cause par ce phénomène nouveau qui voit les langues vernaculaires devenir des langues écrites, utilisées tant pour la création littéraire que pour les usages politiques et administratifs²². Ce mouvement, même s'il reste complexe, entretient un lien avec les prémices de formes d'identifications linguistiques spatialisées : des régions d'Europe sont caractérisées, y compris par les locuteurs médiévaux eux-mêmes, à l'aide des langues vernaculaires qui y sont majoritairement

parlées, dans un processus souvent étroitement lié à l'affirmation d'un pouvoir royal, comme en Angleterre, en France ou en Castille, alors même que la variété linguistique régionale reste très forte partout et limite parfois l'intercompréhension. Ce phénomène ajoute une dimension supplémentaire aux tensions culturelles qui travaillent la Chrétienté latine à la fin du Moyen Âge.

Si on considère l'Europe comme un cadre géographique et que l'on prend la culture dans son sens anthropologique de description des pratiques distinctives d'un groupe social, on pourrait donc défendre l'idée que les xiv^e et xv^e siècles marquent la fin d'une certaine forme de cohérence culturelle propre à un Moyen Âge dominé par le monopole ecclésiastique sur la culture et ses modes d'expression.

Une nouvelle Europe culturelle

Ce n'est cependant qu'une manière d'aborder le problème de l'Europe culturelle. En effet, on peut aussi bien considérer que ces phénomènes ne relèvent pas de la « culture » au sens classique, que la notion d'« Europe », dans une acception socioculturelle, est inconnue et que c'est justement la fin du Moyen Âge qui, avec la dissolution de la Chrétienté latine, rend possible une telle émergence.

Depuis ce qu'on appelle parfois la « révolution documentaire » du xiii^e siècle, le rapport social à l'écrit se modifie. Au xiv^e siècle, l'Europe est devenue une société de l'écrit, au sein de laquelle le rôle et la valeur de l'oralité reculent progressivement. Non pas que tout le monde sache lire et écrire. Si l'alphabétisation fait des progrès significatifs, en passant sans doute de 5 à 10 % selon les régions au xiii^e siècle à parfois plus de 15 % dans certaines zones urbaines à la fin du xv^e siècle (Italie septentrionale, Flandres, Paris et Londres), en lien avec le développement des réseaux scolaires et des pratiques marchandes et notariales, elle reste limitée, l'écriture demeurant par ailleurs une

21. GAUTIER et POUZET 2015.

22. LUSIGNAN 2004.



compétence plus rare que la lecture²³. Cependant l'écrit tient désormais une place incontournable, non plus seulement du point de vue symbolique et solennel, mais également dans la vie quotidienne²⁴. C'est l'époque où le papier se répand et vient remplacer le parchemin, plus solide mais quatre ou cinq fois plus cher, dans le domaine des écritures pratiques²⁵. La production documentaire européenne se chiffre désormais en centaines de milliers de documents par an, contribuant à construire, à travers l'Europe, une nouvelle forme de cohérence culturelle.

Cette culture de l'écrit s'illustre également par un soin nouveau donné à la conservation et à la transmission des documents, qu'il s'agisse de pièces d'archives, de registres ou de manuscrits. Une telle inflexion est décisive, puisqu'elle constitue à la fois une transformation culturelle significative en elle-même et le moyen de documenter l'ensemble de la culture d'une époque, conditionnant notre regard rétrospectif. L'archivage se développe à partir des modèles des XI^e-XIII^e siècles que représentent, par exemple, les cartulaires monastiques ou les archives royales anglaises. Les documents sont de plus en plus souvent enregistrés, c'est-à-dire « mis en registres », dans les administrations comme chez les notaires, et les instruments de classement comme les inventaires se multiplient. Cette évolution donne naissance à de vastes fonds d'archives cohérents, qui revêtent une fonction à la fois mémorielle et gestionnaire, comme le Trésor des chartes en France, qui forme le noyau des Archives nationales, ou comme les archives des papes d'Avignon, qui sont à l'origine des Archives vaticanes. On observe également, partout en Europe, la croissance des collections des bibliothèques. Liées aux grandes institutions universitaires et curiales, elles sont

le laboratoire de nouveaux savoirs techniques de classement dont témoigne la production de catalogues. La bibliothèque pontificale compte plus de 2 000 volumes dans les années 1370, au moment même où Charles V fonde la librairie du Louvre, riche de près de 1 000 manuscrits²⁶. Ces deux bibliothèques, qui sont à l'origine de la Bibliothèque vaticane et de la Bibliothèque nationale de France, sont au XIV^e siècle les plus importantes d'Europe.

C'est dans la perspective de ce vaste mouvement culturel qu'il faut comprendre l'invention de l'imprimerie, qui constitue certes une rupture technologique, mais qui prolonge une logique sociale antérieure. Ce n'est pas l'imprimerie qui produit la circulation nouvelle des idées et des écrits, contrairement au lieu commun souvent répété : c'est cette circulation qui suscite l'invention de l'imprimerie, pour répondre à une demande croissante. Des tentatives de mécanisation de la production d'écrits ont lieu dans la basse vallée du Rhin, entre l'Alsace et les Pays-Bas, dès les années 1430. Après deux décennies d'expérimentation, Gutenberg produit à Mayence, en 1455, le premier livre imprimé, une bible qui porte aujourd'hui son nom et qui est alors un produit de luxe, qui se vend d'ailleurs difficilement. Depuis le monde rhénan, l'invention se répand rapidement dans toute l'Europe, donnant naissance aux grands centres de l'édition du XVI^e siècle, comme Milan, Augsburg, Bruges, Bâle, Lyon ou Venise²⁷. Un réseau européen d'imprimeurs et de libraires, d'abord très instable, se constitue rapidement pour assurer la commercialisation de ces ouvrages qui sont, au départ, essentiellement des textes religieux, puis rapidement des ouvrages savants et littéraires, en particulier classiques.

Ces nouveaux usages sociaux de l'écrit, qui englobent aussi bien la comptabilité marchande

23. PETRUCCI 2007.

24. Voir le chapitre 15 de la deuxième partie.

25. Voir le chapitre « Parchemin et papier » de la troisième partie.

26. POTIN 2020.

27. KIKUCHI 2018.

manuscrite que l'impression de textes théologiques ou philosophiques de haut niveau, en passant par la production et la conservation de documents probatoires, notariés ou émis par des autorités publiques, constituent les fondements d'une nouvelle culture propre à l'Europe d'Ancien Régime, clairement distincte de celle du Moyen Âge de l'époque carolingienne ou grégorienne.

Sur la toile de fond de cette culture de l'écrit, des normes nouvelles s'élaborent au sein des élites socioculturelles. Elles servent désormais de modèle, contribuant à façonner des identités collectives qui sont aussi des systèmes de domination symbolique, dégagés de l'Église. La différenciation culturelle est aussi une hiérarchisation, qui fonctionne au profit des groupes dominants, à commencer par les sociétés de cour, dont l'investissement économique dans la production littéraire, picturale ou musicale, témoigne d'un intérêt nouveau pour les pratiques culturelles. En effet, si, de l'époque carolingienne au XIII^e siècle, les cours ont toujours été des centres de consommation des biens culturels, ces derniers étaient le plus souvent produits dans des mondes sociaux de clercs ou d'artisans qui leur étaient extérieurs. Le processus de « curialisation de la culture »²⁸, caractéristique de la fin du Moyen Âge, fait que le monde des cours maîtrise désormais la production de nouveaux codes culturels. C'est le cas dans le domaine de la musique, puisque la polyphonie d'*ars nova*, née dans le contexte des grandes cathédrales et des universités d'Europe septentrionale, devient principalement un art de cour à partir de son acculturation à la cour d'Avignon au milieu du XIV^e siècle. La grande polyphonie franco-flamande du XV^e siècle apparaît ainsi comme une pratique rassemblant les chapelles princières de France et de Bourgogne et celles de Milan ou de Rome, dont on entend les échos jusqu'en Angleterre, en Espagne ou en Europe centrale.

28. ANHEIM 2007.

Dans le domaine pictural, les nouveaux codes de représentation inventés en Italie à la fin du XIII^e siècle pour l'Église par Giotto, Cimabue ou Duccio sont également rapidement mis au service des cours, Giotto lui-même travaillant pour le roi Robert de Naples au début des années 1330. Ce transfert donne lieu à l'essor de ce qu'on appelle, dans la seconde moitié du XIV^e siècle et au début du XV^e siècle, le « gothique international », qui triomphe pour plusieurs décennies de Florence à Londres et d'Avignon à Prague. Ces œuvres de luxe offrent une iconographie raffinée qui emprunte à l'héritage de la sculpture mais aussi à l'orfèvrerie et à l'ébénisterie, et qui se retrouve aussi bien dans la peinture aux fonds d'or caractéristiques que dans l'enluminure, comme en témoignent les *Très Riches Heures du duc de Berry* peintes par les frères de Limbourg vers 1411-1416²⁹. La culture visuelle des cours européennes connaît donc un mouvement de convergence, largement influencé par l'espace italien qui, au XV^e siècle, achève d'en devenir la référence, seulement concurrencé par les peintres flamands comme Jan Van Eyck ou Rogier Van der Weyden. Venue du monde urbain florentin, la génération de Donatello, Alberti, Masaccio et Brunelleschi produit à Florence, dans les années 1420-1430, une rupture forte avec ce monde du « gothique international ». Un nouveau répertoire de formes inspirées de l'art antique, considérées aujourd'hui comme caractéristiques du style « renaissant », s'impose dans les cours partout en Europe entre le milieu du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle, comme en témoigne le goût italien si typique de la France de François I^{er}, à la cour duquel meurt Léonard de Vinci en 1519.

Dans le domaine de la production littéraire, si le XIV^e siècle voit un essor sans précédent des littératures vernaculaires, de Dante à Chaucer en passant par Guillaume de Machaut, il est aussi le moment d'affirmation d'un nouvel intérêt

29. Voir le chapitre « Temps » de la troisième partie.



pour l'étude des humanités classiques, au centre de ce que l'historiographie a appelé « l'humanisme »³⁰. Pétrarque (1304-1374), qui contribue aussi à la poésie en italien avec les sonnets du *Canzoniere*, en est la figure emblématique, aussi bien par son travail philologique sur les œuvres de Tite-Live ou Cicéron que par son effort pour formuler un nouveau rapport à la création et à la temporalité, en particulier dans sa correspondance. La recherche des textes antiques copiés dans des manuscrits oubliés ou l'intérêt pour les belles-lettres et le latin ne se limitent cependant pas à Pétrarque et à son cercle italien : Richard de Bury, Jean Bersuire ou Johann von Neumarkt, de différentes manières, participent, en Angleterre, en France ou en Bohême, au même mouvement culturel qui traverse l'Europe. Cependant, au tournant du xv^e siècle, les humanités prennent une place nouvelle dans le monde italien des cours et des seigneuries urbaines, aussi bien dans le système d'enseignement que dans les formes de communication politique. C'est le moment où un véritable mouvement « humaniste » se structure dans la péninsule³¹. Il érige Pétrarque en figure tutélaire et propose un nouveau rapport aux savoirs qui se distingue du régime médiéval des disciplines (*trivium* et *quadrivium*), dominé par l'université³². Le latin classique, puis le grec et l'hébreu sont intellectuellement et socialement valorisés dans les milieux curiaux mais aussi urbains, ce qui s'accompagne de nouveaux choix esthétiques, en prose comme en poésie, et de l'apparition de nouvelles institutions, comme les Académies, à Rome ou à Florence.

Dans ce réagencement, le monde des cours joue un rôle essentiel de promotion des nouvelles pratiques musicales, picturales ou littéraires. Il ne faudrait pas toutefois l'opposer trop

rapidement au monde des villes³³ : la ville et la cour sont comme les deux pôles d'un champ de force au sein duquel les formes symboliques se redéfinissent. Si la cour est essentielle pour la reconnaissance de la figure de l'artiste, la ville est un lieu de formation et de consommation culturelles au sein duquel les élites urbaines entrent en compétition pour le prestige attaché à ces nouvelles formes. C'est ainsi que se met en place le dispositif socioculturel qui figure au cœur de ce qu'on appelle la « Renaissance », c'est-à-dire la valorisation nouvelle de formes culturelles au sein d'un réseau européen de cours et de grands centres urbains, en particulier en Italie, dans les Flandres, mais aussi à Londres ou Paris, à Prague ou Barcelone, qui partagent des références communes, marqueurs de leur supériorité sociale et politique. Ces normes ne concernent pas seulement le monde de l'art et des lettres : le xv^e siècle est aussi le siècle où apparaît l'étiquette à la cour, où les manuels de savoir-vivre commencent à être rédigés, et où la culture du corps, à travers l'hygiène, la gastronomie, le vêtement, fait l'objet d'une attention nouvelle³⁴. La consommation de biens matériels ne cesse de croître, portée par la « révolution industrielle » et le goût nouveau pour les « biens terrestres »³⁵. Ces pratiques ne concernent bien sûr qu'une frange de la population : elles sont socialement distinctives et participent de la construction d'une nouvelle culture des élites européennes. Mais leur généralisation, qui se trouve au point de départ de ce que le sociologue Norbert Elias a appelé le « processus de civilisation », donne naissance à un nouveau monde de valeurs culturelles à travers l'Europe. Le *Courtisan*, manuel d'éducation de l'homme de cour écrit par Baldassare Castiglione en 1528 et rapidement traduit à travers tout le

30. WITT 2000.

31. REVEST 2021.

32. Voir le chapitre 14 de la deuxième partie.

33. WARNKE 1989.

34. LANOË, DA VINHA et LAURIoux 2011.

35. JARDINE 1996. Voir le chapitre « Choses, objets, produits » de la troisième partie.





continent, en est le symbole, vantant non seulement le comportement courtois, mais aussi la maîtrise de la musique, des lettres, du dessin ou de la danse : apparaissent les contours de ce que le terme « culture » finira par désigner dans l'Europe classique, la première occurrence de l'emploi figuré du terme se trouvant justement au *xvi*^e siècle³⁶.

L'invention de l'Europe

En même temps que les pratiques culturelles se redéfinissent dans le monde des élites curiales et urbaines de l'Europe du *xv*^e siècle, l'imaginaire lié au terme d'Europe est en pleine cristallisation. Les limites géographiques d'une Europe latine et chrétienne se stabilisent progressivement. À l'est, après la conversion militaire de la Lituanie païenne au *xiv*^e siècle, l'expansion allemande s'arrête aux confins du monde russe. L'Empire byzantin disparaît en 1453 et l'avancée ottomane est arrêtée en 1526 en Hongrie, définissant pour près de deux siècles une frontière entre Europe et Empire ottoman. Les comptoirs italiens de Gênes et Venise reculent progressivement en Méditerranée orientale, tandis que le royaume islamique de Grenade disparaît en 1492. Les échanges avec les communautés chrétiennes d'Afrique ou vivant sous l'autorité ottomane sont soutenus et l'horizon culturel de l'Europe s'élargit bien au-delà du monde méditerranéen³⁷.

D'un côté, la croisade n'est plus qu'un « mythe », qui produit encore quelques affrontements ponctuels comme la défaite des croisés à Nicopolis en 1396, mais revêt désormais une portée surtout imaginaire, jouant un rôle déterminant dans la perception que les sociétés curiales européennes ont d'elles-mêmes, ce dont témoigne la place de la croisade à la cour de Bourgogne au *xv*^e siècle ou dans la littérature

chevaleresque des cours italiennes du début du *xvi*^e siècle, comme dans les œuvres de l'Arioste. D'un autre côté, l'approfondissement de l'exploration des mondes lointains par les Latins suscite des effets en retour sur la construction d'une culture et d'un imaginaire « européens ». Depuis le *xiii*^e siècle, des prédicateurs, en particulier franciscains, ou des marchands, comme Marco Polo, livrent des récits de leurs voyages et contribuent à la connaissance de l'Asie et de l'Afrique, et bientôt de l'Amérique³⁸. Car, tandis que la Terre sainte n'est plus qu'un lieu de pèlerinage, l'horizon atlantique s'ouvre aux Européens. Ils entrent dans une compétition qui les distingue mais les rapproche aussi aux yeux de l'ensemble des sociétés qu'ils rencontrent. Le Portugal est le premier royaume à mener une politique régulière d'exploration du monde atlantique sous l'impulsion du prince Henri le Navigateur (m. 1460). Les Portugais s'installent aux Açores et à Madère, descendent le long des côtes africaines, dépassent le cap Vert au milieu du siècle, avant que, en 1488, Bartolomeu Dias double le cap de Bonne-Espérance. Christophe Colomb explore le monde caraïbe à partir de 1492, tandis que Vasco de Gama atteint l'Inde en 1498 et que Cabral prend possession du Brésil pour le roi de Portugal en 1500. Ce mouvement d'expansion, rapidement imité par les Couronnes d'Espagne, de France ou d'Angleterre, ouvre la voie à une première colonisation du monde par les royaumes européens³⁹. Cette évolution est rendue possible par le développement des connaissances géographiques et des savoirs de la navigation⁴⁰. Au *xiv*^e siècle, l'usage de la boussole et de l'astrolabe s'intensifie, tandis que celui de la carte marine, qui remplace le portulan, se développe⁴¹. L'histoire des

36. SOT, GUERREAU-JALABERT, BOUDET 1997.

37. Voir les chapitres 23, 24, 25 et de la deuxième partie.

38. TANASE 2013.

39. BERTRAND 2019.

40. HOFMANN, RICHARD et VAGNON 2012.

41. Voir les chapitres 25 de la deuxième partie et « Représentations du monde » de la troisième partie.



savoirs et l'histoire sociale s'enchevêtrent dans ce nouveau moment de l'histoire de l'Europe, où la confrontation aux mondes non européens renforce le sentiment d'appartenance à un même espace socioculturel. C'est le même mouvement qui fixe les limites de l'Europe moderne et qui conduit à les outrepasser, à la conquête d'un monde considéré désormais comme un objet de curiosité mais aussi d'appropriation, comme si la mécanique de domination et l'élan donné par la croissance économique et démographique médiévale se projetaient à l'échelle du monde dans une logique impériale⁴².

Au début du ^{xvi}e siècle, l'essor des protestantismes et le développement des royaumes nationaux accentuent la pluralité religieuse, politique et culturelle de l'Europe. Pourtant sa perception en tant qu'unité spatiale et culturelle semble renforcée, ce qui se traduit par une valorisation nouvelle des arts, des lettres et des sciences, mais aussi par l'exploitation des sociétés et des ressources naturelles à travers le monde. Ce constat confirme le fait qu'il faut considérer l'« Europe » et la « culture » comme des concepts problématiques et non comme des données historiques. Notre perception de l'Europe ne peut qu'être rétrospective et ne saurait correspondre, ni à celle des ^{xii}e-^{xiii}e siècles, ni à celle des années 1500. De même, notre notion de culture n'a pas de sens du point de vue des femmes et des hommes de la fin du Moyen Âge. En revanche, l'idée d'une « Europe culturelle », dès lors qu'on se place du point de vue de l'historien ou de l'historienne, peut être pertinente. Si l'on considère la culture au sens descriptif, on peut voir dans la fin du Moyen Âge le moment de dissolution d'une certaine forme d'unité de la Chrétienté latine, caractérisée par le rôle central de l'Église, du latin et d'un répertoire symbolique dominé par

la matrice ecclésiale. Inversement, si on considère la culture au sens normatif, comme l'ensemble des savoirs qui distinguent les élites d'une société, alors, au contraire, la fin du Moyen Âge est le temps des fondations de la culture européenne classique, en littérature, dans les arts, dans les sciences mais aussi dans les pratiques du corps et du savoir-vivre.

Ainsi, la question de l'Europe culturelle aux ^{xiv}e-^{xv}e siècles s'apparente à un chiasme. L'Europe prend une signification nouvelle en se développant sur les vestiges de la Chrétienté (conçue comme un tout unifié par l'Église), une signification qui, à défaut d'être politique ou religieuse, est culturelle – dans un sens nouveau, là aussi. La construction des sociétés européennes d'Ancien Régime, au sein desquelles la stratification sociale est de plus en plus forte, conduit à l'érection d'un ensemble de pratiques en marqueurs d'un nouveau prestige social et en outils de domination, de jouissance et de représentation du monde, la « culture ». C'est donc à une transformation essentielle que nous confronte cette redéfinition de « la culture européenne », qui fait de l'Europe une conscience commune et un projet partagé, y compris dans ses dérives potentielles. L'interrogation sur « les racines chrétiennes de l'Europe » ou l'appropriation par des courants politiques extrémistes d'une vision identitaire et raciste se réclament en effet de la même histoire que l'ambition humaniste, démocratique et rationaliste de l'Europe. C'est aussi tout l'enjeu du rapport entre Moyen Âge et Renaissance, comme ligne de partage d'héritages inséparables mais souvent opposés pour des raisons idéologiques : il revient aux historiens et aux historiennes de critiquer ces visions pour permettre aux hommes et aux femmes du présent de construire librement leur rapport à cette histoire.

ÉTIENNE ANHEIM

42. BASCHET 2006.